

La lecture entre déchiffrement et automatisisation

Christian Vandendorpe
Université d'Ottawa

Publié dans *L'Acte de lecture*, sous la direction de Denis Saint-Jacques, Québec, Éditions Nota Bene, 1994 et 1998, p. 237-253.

Notre premier contact avec l'écriture est placé sous le signe du déchiffrement: opération ardue qui vise à nous faire retrouver, sous des graphies plus ou moins complexes, les sonorités des mots familiers. Dès le départ, le texte se présente ainsi à nous comme une énigme à résoudre, un message à décrypter, une promesse de sens. Pour le lecteur débutant, le décodage de la moindre phrase exige d'énormes ressources cognitives, ainsi qu'on peut s'en convaincre en observant un enfant qui apprend à lire: celui-ci doit puiser dans sa mémoire à long terme pour faire les liens graphèmes-phonèmes, puis les fondre ensemble, vérifier si le mot obtenu éveille une configuration adéquate et, le cas échéant, le placer dans la mémoire de travail, passer au mot suivant et recommencer les mêmes opérations. Il n'est pas rare qu'arrivé au terme de la phrase l'enfant en ait oublié le début. Ou encore, il ne peut trouver un sens qu'en redisant toute la phrase à vitesse normale. En fait, si on devait lire ainsi une période de Proust, on n'en viendrait jamais à bout! Heureusement, notre cerveau développe des procédés qui lui permettront d'aller toujours plus vite: ce sont les automatismes.

Même si elle apparaît récente et peu développée, la réflexion sur les automatismes a hérité en partie de celle consacrée au concept d'habitude, qui occupe la réflexion depuis qu'on s'intéresse à la nature humaine. Elle a été au départ des travaux du psychologue français Pierre Janet, auteur d'un ouvrage intitulé *L'automatisme psychologique* (1889). Mais c'est à partir de William James (1892) que l'habitude mentale a été systématiquement abordée en complémentarité avec le concept d'attention. L'idée que notre

cerveau traite automatiquement quantité de données intéressera vivement penseurs et philosophes du début du XX^e siècle. Elle sera notamment à la base de l'explication que Bergson donnera du rire, qu'il définit comme «l'application machinale des règles» (1989: 41), «de l'automatisme installé dans la vie et imitant la vie» (25) ou, encore, selon une formule devenue célèbre, «du mécanique plaqué sur du vivant» (29). Cette réflexion sur le rire, vu comme résultant d'une maladresse de nos procédures automatiques de traitement, contribue à mettre en évidence un aspect fondamental du fonctionnement cognitif et expose le ressort caché d'un nombre incalculable de fables et de mots d'esprit. Elle me paraît essentielle pour valider le concept d'«événement cognitif», à savoir que, dans la masse des liaisons de toute sorte auxquelles le cerveau procède constamment, il en est qui sont plus mémorables que d'autres, plus significatives parce que plus déroutantes, moins programmées selon les avenues où se meut généralement notre pensée.

La notion d'automatisme intéressera aussi Charles Sanders Peirce, pour qui «l'habitude est l'interprétant logique véritable et final» (137). En d'autres mots, le sens est le produit de nos «habitudes de pensée». Valéry, qui s'est beaucoup interrogé dans ses *Cahiers* sur le phénomène de la pensée, avait aussi reconnu que la création d'automatismes est essentielle au fonctionnement humain: «Tout homme tend à devenir machine. Habitude, méthode, maîtrise, enfin - cela veut dire machine» (1973: 885).

Mais, en même temps, cette réflexion sur les automatismes se trouvera bientôt reléguée à l'arrière-plan des préoccupations dominantes de l'époque. Comme le note le même Valéry:

Il peut sembler à première vue que l'automatisme d'un fonctionnement doive toujours se placer parmi les produits de dégradation. Les opérations automatiques de l'esprit n'ont pas bonne réputation - - Ce sentiment est absurde. Ce qui est dégradation, ce sont les pannes d'automatisme. Ce qui l'est non moins c'est l'automatisme quand il n'est pas requis. (940)

La question des automatismes ne suscitera guère de travaux durant une bonne partie du XX^e siècle, avant de refaire surface avec les études sur le phénomène de l'attention

au lendemain de la seconde guerre mondiale. Sans vouloir faire de paradoxe, on peut sans doute attribuer la cause d'une telle éclipse au succès de ces deux grandes écoles psychologiques profondément antagonistes que sont le behaviorisme et la psychanalyse. La première, parce qu'elle se refusait à considérer l'intérieur de ce qu'elle appelait «la boîte noire »; la seconde, parce qu'elle voulait placer tout processus psychique sous la domination d'une entité obscure, dotée d'une vie et d'une volonté propres: l'Inconscient. Chez Freud, les automatismes n'occupent qu'une place négligeable et ne sont d'ailleurs étudiés que pour la confirmation qu'ils peuvent apporter à une certaine conception de l'inconscient, comme l'atteste la théorie des lapsus exposée dans *Psychopathologie de la vie quotidienne*¹. De façon plus générale, on observe encore aujourd'hui un clivage des études sur le fonctionnement cognitif. Les unes -- les plus nombreuses et qui bénéficient d'une longue tradition philosophique -- mettent l'accent sur le conscient par opposition à l'inconscient, ce qui recoupe la vieille distinction entre l'homme et l'animal; les autres opposent les processus placés sous le contrôle du sujet à ceux qui sont automatiques. C'est à l'intérieur de ce dernier paradigme que la présente réflexion se situe.

Mais qu'entend-on ici au juste par «automatisme»? Pour y répondre, nous examinerons une définition couramment acceptée en psychologie cognitive:

Un traitement automatique est un processus rapide,

1. Pour Freud, **tous** les lapsus seraient la manifestation de l'état affectivo-cognitif du sujet, qui entre en conflit avec ce que ce dernier se propose de dire: le lapsus révélerait ainsi quelque chose de plus profond que le sujet voulait précisément cacher. Ce type de phénomène serait lié à la personnalité de l'individu. Freud conclut sa démonstration en estimant qu'elle «montre jusqu'à quelles profondeurs de l'âme peut conduire l'analyse d'un lapsus » (Freud, 1960: 116). Or, les recherches de type psycholinguistique ont montré (a) que l'état affectivo-cognitif du sujet peut effectivement occasionner des lapsus, mais (b) que ceux-ci proviennent surtout de facteurs liés à la situation ou encore au contexte verbal de l'énoncé et aux chaînes d'associations sémantiquement connexes que celui-ci déclenche. On consultera là-dessus les études de A.W. Ellis et M.T. Motley.

mené en parallèle et extrêmement aisé, qui n'est pas limité par la capacité de la mémoire à court terme, n'est pas sous le contrôle direct du sujet, et permet d'exercer des comportements spécialisés très performants (Schneider *et al*, 1984: 1)².

En plus des qualités intrinsèques de rapidité et de facilité qu'évoque la notion d'automatisme, et le fait que celui-ci «n'est pas sous le contrôle direct du sujet», c'est-à-dire qu'il n'exige pas d'attention, on notera que ce processus est mené en parallèle avec d'autres, et qu'il ne mobilise pas les ressources de la mémoire à court terme. Celle-ci est censée être un espace de travail différent de la mémoire à long terme, et sa capacité serait limitée, selon les expériences classiques de G.A. Miller, à sept éléments, plus ou moins deux.

Un fonctionnement automatique est assez facile à isoler lorsqu'il s'agit d'une activité motrice, comme de marcher ou taper à la machine, et que cette activité est exercée sous des conditions idéales. Mais la dichotomie entre processus automatique et non automatique peut être trompeuse, car la plupart des activités automatiques résultant d'un apprentissage vont aussi mettre en jeu, à des degrés divers, des processus de contrôle. Même la marche pourra nécessiter toute notre attention si le terrain présente des difficultés. Aussi, plutôt que de séparer de façon étanche processus automatiques et processus exigeant un contrôle conscient, la plupart des chercheurs en psychologie envisagent aujourd'hui ces deux types de fonctionnement comme des points situés sur un continuum (Schneider *et al.*, 1984: 3).

On comprend dès lors qu'il soit si difficile de déterminer la part de nos processus de lecture susceptible d'être automatisée ou le degré d'automatisation que ceux-ci peuvent atteindre. Mais je fais l'hypothèse que cette part est beaucoup plus grande qu'on n'a généralement tendance à le croire.

Parmi les composantes automatisables de l'activité de

2. W. Schneider *et al.*: *Automatic processing is a fast, parallel, fairly effortless process that is not limited by short-term memory capacity, is not under direct subject control, and is responsible for the performance of well-developed skilled behaviors.* (1)

lecture, il en est une qui fera probablement l'unanimité, c'est la reconnaissance des lettres. À tel point que celle-ci aura tendance à être rejetée du comportement de lecture comme trop élémentaire. Si la reconnaissance des lettres peut sembler aller de soi, c'est que nous avons oublié les longs apprentissages qu'il nous a fallu faire pour arriver à ce niveau où nous reconnaissons sans effort et en une fraction de seconde n'importe quelle lettre de l'alphabet, quelle que soit sa taille ou sa police. En fait, cette habileté met en jeu des algorithmes extrêmement complexes que des systèmes d'intelligence artificielle commencent seulement à maîtriser. La transformation d'une lettre en son équivalent phonique se produit également sans effort et sans faire intervenir de processus de contrôle.

À un autre niveau, on est tout aussi capable d'identifier des mots de façon automatique. Des expériences au tachistoscope ont ainsi montré qu'il ne fallait pas plus de temps pour identifier un mot qu'une lettre. Alors qu'un novice prendra quelques secondes pour identifier une lettre, l'expert pourra en encoder 25 par seconde, sans que cela consomme une part importante de sa capacité de traitement (Schneider *et al.*, 1984: 1). Cela veut dire qu'un lecteur entraîné peut mobiliser des processus parallèles, indépendants de l'attention, qui prennent en charge les divers indices perceptifs pour en faire un traitement rapide, aisé et généralement sûr. Je dis «généralement», car la procédure de contrôle peut toujours être réactivée et forcer une reprise des indices de lecture sous examen conscient, comme lorsqu'une coquille défigure la physionomie d'un mot, ou que le mot lu ne correspond pas à nos attentes. C'est le cas aussi lorsque des automatismes différents entrent en concurrence, ce qui peut produire des interférences entre les processus. Un exemple classique d'une telle interférence a été mis en évidence par le test de Stroop, qui consiste à faire lire à haute voix et le plus vite possible des mots de couleur (rouge, vert...). Le piège, c'est que sur certaines fiches, le mot est écrit dans sa couleur, et sur d'autres, dans une couleur différente. Les expériences de Gibson ont montré que les lecteurs novices se trompent moins souvent que les bons lecteurs, parce qu'ils n'ont pas développé d'automatismes de lecture et doivent mobiliser davantage leur attention (Schneider *et al.*: 10).

Les structures syntaxiques font, elles aussi, l'objet d'un

traitement automatique, c'est-à-dire qu'elles vont être prises en charge de façon rapide et aisée sans que doive intervenir, chez le lecteur expert, une réflexion grammaticale visant à élucider les rapports entre les mots. Inversement, le lecteur novice va achopper sur des structures peu familières à l'oral et dont il n'a pas eu la possibilité d'automatiser le traitement. C'est le cas notamment des structures propres à la langue écrite, telles que les incises, les appositions, les relatives complexes, les interrogatives inversées, etc. Ainsi, par exemple, même un bon lecteur peut voir sa compétence syntaxique prise en défaut lorsqu'il aborde pour la première fois la prose proustienne: des phrases anormalement longues et d'une architecture complexe vont fortement obérer ses ressources cognitives si bien que des retours en arrière occasionnels lui seront nécessaires pour repérer le référent d'un pronom ou d'un participe. Cela produira un ralentissement notable de la lecture et un sentiment de pénibilité qui ne disparaîtront que progressivement, à mesure que le lecteur se sera familiarisé avec cette prose, qu'il aura appris à en repérer les structures particulières, les *patterns*. À la longue, il pourra même s'y sentir aussi à l'aise que devant une succession de phrases courtes et indépendantes. Proust lui-même a évoqué, à propos de Flaubert, l'impression provoquée par la lecture d'une prose fluide, dans laquelle on circule sans difficulté aucune:

Et il n'est pas possible à quiconque est un jour monté sur ce grand *Trottoir Roulant* que sont les pages de Flaubert, au défilement continu, monotone, morne, indéfini, de méconnaître qu'elles sont sans précédent dans la littérature. (1949: 194)

La métaphore du «Trottoir Roulant», avec majuscules et italiques dans le texte, traduit bien la perception qu'avait Proust du processus automatique dans lequel le lecteur peut être entraîné par une prose régulière. Elle atteste de sa sensibilité à cette dimension de l'acte de lecture.

Peut-être se dira-t-on que c'est parce qu'elles se situent à un niveau assez bas et sont en quelque sorte auxiliaires dans l'activité de lecture que ces composantes peuvent faire l'objet d'une automatisation. Mais qu'en est-il des activités plus nobles?

Selon toute apparence, l'automatisation des opérations

mentales impliquées par l'acte de lecture ne s'arrête pas aux activités perceptives et syntaxiques, mais englobe aussi une large part des traitements sémantiques. Ainsi est-il établi que les champs sémantiques sont évoqués automatiquement, sans intervention de l'attention. Un mot capté par notre champ visuel va susciter une activation sémantique même si le sujet n'est pas conscient de l'avoir perçu. Cela a été montré par des expériences de lecture subliminale et d'amorçage (*priming*). Les psychologues décrivent le processus mis en branle par la présentation d'un stimulus lexical comme une activation en expansion (*spreading activation*), qui touche tous les concepts associés à un mot donné. (Laberge et Samuels, 1974: 320).

Selon la classification des profondeurs de traitement en lecture proposée par de Beaugrande (1987), il faut distinguer, au delà du traitement des lettres, des mots, de la syntaxe et des concepts, deux niveaux encore plus profonds, qui sont le traitement des idées et des intentions de l'auteur. Peut-on envisager une automatisation dans le cas de ces niveaux supérieurs? Cela ne fait pas de doute pour de Beaugrande, selon qui «l'automatisation ne saurait se limiter aux niveaux superficiels» (1987: 47).

Certes, il est probablement impossible d'identifier le thème d'un texte sans mobilisation de l'attention. Mais, une fois ce repérage effectué, le lecteur entraîné n'a guère de difficultés à s'y maintenir sans que cela exige une intervention constante de son attention, surtout pour les textes possédant une superstructure schématique régulière et bien connue. C'est sans doute ce qui explique le succès des textes produits sur un modèle sériel. En offrant au lecteur des configurations événementielles et thématiques stables, ces ouvrages exigent une attention et un investissement cognitif peu élevé de la part du lecteur et se prêtent bien à une lecture fragmentaire. De même pourra-t-on souvent lire un texte tout en suivant un train de pensées parallèles consacrées à autre chose. Qui n'a déjà lu son journal tout en révisant mentalement une liste d'épicerie? Plus sérieusement, en lisant un roman, ne nous arrive-t-il pas communément de fouiller dans nos souvenirs personnels afin de faire coïncider certains événements ou certains personnages avec des éléments de notre propre expérience?

Mais, toute médaille a son revers, un texte qui a fait

l'objet d'une lecture automatique et en quelque sorte subliminale ne laissera guère de trace en mémoire à long terme. Comme le notent Schneider et ses collaborateurs, certains types de modification de la mémoire sémantique sont fonction d'un processus contrôlé et ne se produisent pas dans le cas d'un processus automatique. Entièrement automatisée, la lecture ne serait plus qu'une façon auto-hypnotique de mobiliser les ressources du cerveau pour se placer en situation de rêverie dirigée. Sartre avait perçu ce phénomène et montré que nos automatismes de lecture peuvent déboucher sur un résultat nul:

Il ne faudrait pas croire, en effet, que la lecture soit une opération mécanique et qu'il [le lecteur] soit impressionné par les signes comme une plaque photographique par la lumière. S'il est distrait, fatigué, sot, étourdi, la plupart des relations lui échapperont, il n'arrivera pas à «faire prendre» l'objet (au sens où l'on dit que le feu «prend» ou «ne prend pas»); il tirera de l'ombre des phrases qui paraîtront surgir au petit bonheur. S'il est au meilleur de lui-même, il projettera au-delà des mots une forme synthétique dont chaque phrase ne sera plus qu'une fonction partielle: le «thème», le «sujet» ou le «sens». (1948: 93-94)

En raison de la hiérarchisation des opérations cognitives et du fonctionnement habituel du langage comme instrument de communication, la tendance naturelle du lecteur est de réserver les ressources de l'attention et du traitement contrôlé aux niveaux les plus élevés. Aussi sera-t-on plus facilement à même de rendre compte du thème d'un texte qu'on vient de lire plutôt que de sa disposition syntaxique ou des mots utilisés, car ces derniers éléments sont les plus susceptibles d'une automatisation complète. Des sujets parfaitement bilingues pourront même être incapables de se rappeler dans quelle langue était rédigé un texte lu peu auparavant. Toutefois, il est aussi parfaitement possible d'instancier, à force d'habitude, un filtre spécialisé permettant de lire à un autre niveau, qu'il s'agisse d'un filtre axé sur le signifiant (les lecteurs d'épreuve ne gardent aucun souvenir du contenu des textes) ou sur une grille idéologique particulière (Vandendorpe, 1992).

Littérature et automatismes

L'écrivain est directement concerné par ces caractéristiques. Comment garder l'attention de ses lecteurs tout au long du récit et laisser dans leur esprit une empreinte durable? On peut recourir, bien sûr, à la présentation d'une énigme, à la dissimulation d'un sens caché sous l'allégorie, au jeu des attentes qui retarde la résolution d'une histoire. Mais comment faire pour que cette empreinte dépasse l'ordre du «résumable» et atteste du travail artistique de l'auteur? Si l'on admet avec Stanley Fish que la littérature est le produit d'une certaine façon de lire et d'un certain type d'attention porté à des textes (1980: 97), autrement dit si la réalité de la littérature procède en fait d'une «lecture littéraire»³, c'est sur les composantes susceptibles d'opposer le plus de résistance à l'automatisation que l'écrivain va surtout travailler. Cette idée n'est pas neuve et a été reprise notamment par les travaux de l'«école de Constance» sur l'esthétique de la réception (Iser, Jauss). Elle provient d'une position énoncée pour la première fois par les formalistes russes en 1917, à une époque justement où la réflexion sur les automatismes était en plein essor.

Partant du principe que «le caractère esthétique d'un objet [...] est le résultat de notre manière de le percevoir» (1965: 78), Chklovski estime que «le procédé de l'art [...] consiste à obscurcir la forme, à augmenter la difficulté et la durée de la perception» (83), ce qui a pour effet d'engendrer un sentiment d'étrangeté («*ostranénie* »):

...le caractère esthétique se révèle toujours par les mêmes signes: il est créé consciemment pour libérer la perception de l'automatisme; sa vision représente le but du créateur et elle est construite artificiellement, de manière à ce que la perception s'arrête sur elle et arrive au maximum de sa force et de sa durée. (94)

Il ne s'agit pas là d'une «platitude galvaudée sur le secret professionnel de l'art», comme l'affirme Jakobson dans la préface de cet ouvrage (1965: 11); ce dernier critique avait

3. Voir le numéro 36 de la revue *Tangence* (mai 1992) consacré à « La lecture littéraire ».

ailleurs affirmé fort justement que la poésie «c'est la conversion du message en une chose qui dure»⁴, reconnaissant ainsi implicitement que, pour exister, le poème doit être vécu comme un événement cognitif mémorable. En fait, on peut très bien concéder que le poète ne choisisse pas toujours consciemment tel ou tel procédé comme une façon de «retarder la perception». Mais c'est pourtant bien l'effet que produit le langage versifié. Comme l'observait déjà Rousseau, à propos des fables de La Fontaine, dont il voulait déconseiller la lecture à la jeunesse:

le tour même de la poésie, en les [les idées] lui rendant plus faciles à retenir, les lui rend plus difficiles à concevoir, en sorte qu'on achète l'agrément aux dépens de la clarté. (140)

Pour rendre compte de cette barrière que la poésie oppose à la compréhension, le chercheur et critique anglais I. A. Richards l'avait comparée à la difficulté d'effectuer des opérations intellectuelles délicates dans un bruit de fanfare (1929: 183).

Mais ce n'est pas seulement en attirant l'attention sur lui-même que le signifiant empêche le lecteur de procéder automatiquement aux opérations sémantiques. Dans le poème, les effets de sens prolifèrent en raison de l'interaction constante de la trame sonore et du contenu exprimé, empêchant une stabilisation monosémique. Et l'on retrouve ici Jakobson, dans un texte mieux inspiré, pour qui «L'ambiguïté est une propriété intrinsèque, inaliénable, de tout message centré sur lui-même, bref c'est un corollaire obligé de la poésie» (1963: 238).

Semblablement, je fais l'hypothèse que la plus grande partie des procédés rhétoriques -- dont la poésie fait d'ailleurs grand usage -- visent précisément à entraver nos routines de traitement à orientation sémantique pour braquer l'attention sur la substance du langage et rendre celle-ci plus mémorable. La connaissance des figures rhétoriques servait ainsi de filtre spécialisé de lecture, tout en permettant une

4. Cité par J.-M. Klinkenberg, « La définition linguistique de la littérature », in L. Milot et F. Roy, *La littérature*. Québec: Presses de l'université Laval, 1991, p. 16.

socialisation de l'esthétique à une époque où l'institution n'était pas en mesure d'imposer des oeuvres nouvelles.

À partir du moment où les formes fixes disparaissent, dans cette grande fuite en avant qu'est la modernité, le poète devra recourir à d'autres procédés pour prendre en défaut les automatismes de ses lecteurs. Il pourra jouer sur la composante littérale et phonique des mots afin de créer un «langage exploréen» comme l'a fait Claude Gauvreau, entre autres, allant jusqu'à la limite d'une voie frayée par l'esthétique surréaliste: «toucôrô galalumo tepagayac argizdoum tefolec apistam tréglézdéz damîzgwoub arifalfla...» (1977: 1491).

Une autre possibilité est de jouer sur le sémantisme des mots, en accumulant mots-valises, rapprochements entre différentes catégories de termes ou jeux sur diverses langues à la façon de Joyce. Parce qu'il produit à coup sûr un événement cognitif, le procédé du calembour est utilisé systématiquement dans les titres de certaines séries (policier, espionnage) pour attirer l'attention du chaland (voir l'article de Paul Bleton).

L'écrivain pourra aussi désarticuler la syntaxe, ainsi que Mallarmé s'est attaché à le faire, offrant au lecteur médusé des textes totalement opaques, comme s'ils étaient écrits dans une langue inconnue, et dont on ne peut espérer gérer les significations qu'après une longue fréquentation de l'oeuvre et une imprégnation de la syntaxe particulière de l'écrivain. Qui, en effet, pourrait trouver limpide une phrase comme celle-ci:

Une ville commence le devoir, qui, avant le temple, même les lois, rudimentaire comme l'instant, trouve, en la curiosité quand il n'y aurait que cela ou attente de ses étages divers d'habitants, motif à rendez-vous fervent: surtout qu'impartiale, elle doit, à la surprise d'art, rien de moins ni de plus, une figuration.⁵

Même si ces lignes ont été qualifiées de «claires comme de l'eau de roche» par le critique littéraire du *Nouvel Observateur*, Michel Cournot, peu de lecteurs seront probablement de cet avis! En bouleversant la syntaxe,

5. Cité par M. Cournot.

Mallarmé s'attaque à l'un de nos automatismes les plus profonds et, par conséquent, les moins faciles à contrôler. Entreprise audacieuse, qui ne lui vaudra longtemps que du mépris. Rappelons le jugement de Proust sur ce poète: «Quel malheur qu'un homme aussi doué devienne fou chaque fois qu'il prend la plume» (1924: 101). C'est que la prose de Mallarmé est tout sauf un «Trottoir roulant»! Difficile de trouver chez lui ce rythme prosaïque que Chklovski avait identifié comme un important «facteur automatisant» (1965: 97). Mais, tout comme Proust d'ailleurs, Mallarmé avait profondément réfléchi sur la lecture (Reisinger, 1984), et il tenait d'ailleurs celle-ci pour «un acte désespéré». Sous l'apparence des mots et des phrases de tous les jours, ses textes déjouent nos automatismes de compréhension et ont pour effet de nous reporter à ce «paradis perdu... du premier homme d'avant le sens», selon l'expression de Roland Barthes (1964: 269). C'est cette résistance durable opposée à nos mécanismes de lecture, cette illisibilité en fait, qui lui vaudra d'être considéré aujourd'hui comme «notre plus grand poète» (Sartre), voire comme «l'auteur absolu» (Cournot).

Mais la mise en échec de nos automatismes, ou du moins leur ralentissement, peut se faire aussi à d'autres niveaux. Ainsi le roman a-t-il exploré au fil des âges à peu près tous les procédés susceptibles de retarder ou de compliquer la représentation, voire d'en bloquer l'accès. Il est passé de l'enchaînement linéaire des récits, du type *Odyssée*, à leur emboîtement dans une structure gigogne, à la façon des *Mille et une nuits*, puis à leur imbrication systématique et à leur «confusion réglée» comme dans certains récits de Marguerite Duras, sans parler des apories de Poe. Il est passé du héros mythique, dominé par une pulsion forte, à des personnages évanescents, aux contours indistincts, qui se donnent pour le rêve éphémère de leur créateur et dont l'identité est parfois rendue encore plus problématique par la présence à leurs côtés d'homonymes ou de quasi-homonymes. Le roman va aussi subvertir les rapports spatio-temporels, submergeant «le temps de l'histoire par le temps de l'écriture» ou «réduisant l'espace diégétique à l'espace du texte», pour reprendre ici des expressions de Mireille Calle-Gruber, qui a répertorié nombre des procédés par lesquels l'écrivain fabrique «l'effet-fiction». Enfin, le roman va jouer systématiquement sur la décontextualisation de ses énoncés,

négligeant de fournir les indications qui permettraient au lecteur de rattacher les informations nouvelles à des schèmes connus, ou ne fournissant qu'à retardement les données nécessaires à la compréhension d'énoncés antérieurs, ce qui peut obliger le lecteur à revenir sur sa lecture afin d'ajuster le contexte de réception initial⁶.

Il ne faudrait pas croire que ces jeux se limitent à la littérature «lettrée» venant du champ de production restreinte. Des genres populaires de grande diffusion comme le roman policier et la science-fiction ont amplement recours à des procédés similaires. Ainsi, dans *Neuromancien*, de William Gibson, le lecteur est-il confronté dès le début du roman à des données sur le héros qui sont pour le moins énigmatiques:

Il avait opéré en trip d'adrénaline pratiquement permanent, un sous-produit de la jeunesse et de la compétence, branché sur une platine de cyberspace maison qui projetait sa conscience désincarnée au sein de l'hallucination consensuelle qu'était la matrice (8).

N'accusez pas le traducteur! En fait, il faudra lire des dizaines pages pour intégrer ces informations dans une représentation cohérente et «comprendre» ce que peuvent bien être une «platine de cyberspace» et la «matrice» en question. De même, des dizaines de métaphores d'inspiration technologique arrêteront la lecture (par exemple, un «trait-plat» pour désigner un cadavre). À peine arrivé au terme de cet ouvrage, le lecteur consciencieux pourrait être tenté de le relire afin d'intégrer tous les éléments qui lui avaient échappé à la première lecture. Ainsi crée-t-on des livres culte!

En somme, les divers procédés évoqués -- dont le recensement constituerait une véritable «rhétorique de l'ambiguïté» -- ont pour effet de rendre impossible une lecture automatique, livrée à la seule extraction routinière des jeux de sens. Plus que jamais, le lecteur est obligé de redoubler de vigilance. Dans bien des cas, il ne pourra avancer dans sa lecture et en tirer profit qu'à condition d'avoir intégré des sous-habiletés de lecture très spécialisées, applicables à des corpus restreints ou à des genres particuliers, qu'il s'agisse de

6. Pour un développement de ce point de vue, voir Vandendorpe 1991.

poésie, de nouveau roman ou de science-fiction post-moderne.

Loin d'être l'exclusivité du seul discours littéraire, ces procédés créateurs de confusion sont aussi présents dans la communication quotidienne, -- et pas seulement comme ressorts fondamentaux des multiples jeux de mots. Ils ont notamment été explorés par l'école de Palo Alto, dont on connaît les travaux sur le repérage du paradoxe et de la double contrainte. Dans un chapitre sur les effets cognitifs engendrés par la confusion d'un message, Watzlawick confirme la validité générale de l'observation d'Erickson selon laquelle «en créant une confusion [...] au moyen d'affirmations vagues, ambiguës et intrigantes, on incitait le sujet hypnotique à investir la première information concrète et compréhensible d'un degré inaccoutumé de valeur et d'importance» (1978: 36).

Si l'on se place dans une perspective didactique, on conviendra que c'est l'habileté générale à lire que l'école doit développer à l'intérieur des cours de littérature, en visant à doter l'élève d'une panoplie aussi étendue que possible de routines de traitement des textes, afin qu'il soit en mesure d'y faire appel automatiquement au hasard de ses lectures. Et ce, tout en sachant que ces routines ne serviront jamais qu'à étendre son répertoire de stratégies cognitives, car le propre d'une oeuvre nouvelle, on l'a vu plus haut, est de déjouer nos automatismes antérieurs.

Ouvrages cités

- BARTHES Roland (1964), *Essais critiques*, Paris, Seuil.
- BEAUGRANDE Robert de (1987), «Text, attention and memory in reading research», dans R. J. Tierney *et al.*, *Understanding Reader's Understanding*, p. 15-58.
- BERGSON Henri ([1924] 1989), *Le rire*, Paris, P.U.F.
- CALLE-GRUBER Mireille (1989), *L'effet-fiction de l'illusion romanesque*, Paris, A.-G. Nizet.
- CHKLOVSKI Victor ([1917] 1965), «L'art comme procédé», dans Tzvetan Todorov, *Théorie de la littérature*. Paris, Seuil, p. 76-97.
- COURNOT Michel (1992), «Mallarmé sans peine», *Le Nouvel Observateur*, 1446, 23-29 juillet, p. 52-53.
- ELLIS A. W. «On the freudian theory of speech errors», dans Victoria Fromkin, *Errors in linguistic performance*, New York, Academic Press, 1980, p. 123-131.
- FISH Stanley (1980), *Is there a Text in This Class? The Authority of Interpretive Communities*, Cambridge, Harvard University Press.
- FREUD Sigmund (1960), *Psychopathologie de la vie quotidienne*, Paris, Payot.
- GAUVREAU Claude (1977), *Oeuvres créatrices complètes*, Montréal, Parti pris.
- GIBSON William ([1984] 1985) *Neuromancien*, Paris, J'ai lu.
- ISER Wolfgang (1978), *The Act of Reading*, London, Johns Hopkins University Press.
- JAKOBSON Roman (1963), *Essais de linguistique générale*, Paris, Minuit (Coll. Points).
- JAKOBSON Roman (1965), «Vers une science de l'art poétique», dans Tzvetan Todorov, *Théorie de la littérature*, Paris, Seuil, p. 9-13.
- JAMES William (1892), *Psychology*, New York, Holt and Company.
- JANET Pierre ([1889] 1910), *L'automatisme psychologique*, Paris, Alcan.
- JAUSS Hans Robert (1978), *Pour une esthétique de la réception*, Paris, Gallimard.
- LABERGE David and S. SAMUELS (1974), «Toward a Theory of Automatic Information Processing in Reading», *Cognitive Psychology*, 6, p. 293-323.
- LOGAN Gordon (1990), «Repetition Priming and Automaticity: Common Underlying Mechanisms?», *Cognitive Psychology*, 22, p. 1-35.
- MILLER George A. (1956), «The magical number seven, plus or minus two: Some limits on our capacity for processing information», *Psychological Review*, 63, p. 81-97.
- MOTLEY M.T. «Verification of "freudian slips" and semantic prearticulatory editing via laboratory-induced spoonerisms», dans Victoria Fromkin, *Errors in linguistic performance*, New York, Academic Press, 1980, p. 133-147.
- PEIRCE Charles S. (1978), *Écrits sur le signe*, trad. par G. Deledalle, Paris, Seuil.
- PICARD Michel (1986), *La lecture comme jeu. Essai sur la littérature*, Paris, Minuit.

- PROUST Marcel (1924), *Les plaisirs et les jours*, Paris, Gallimard.
- PROUST Marcel (1949), *Chroniques*, Paris, Gallimard.
- REISINGER Roman (1984), «De l'acte de lecture à l'action pédagogique» dans M. Picard, *La lecture littéraire*, Paris, Clancier-Guénéaud, p. 273-290.
- RICHARDS I. A. (1929), *Practical Criticism*, New York, Harcourt, Brace & World.
- ROUSSEAU Jean-Jacques (1948), *Émile ou de l'éducation*, Paris, Garnier-Flammarion.
- SARTRE Jean-Paul (1948), *Situations II*, Paris, Gallimard.
- SCHNEIDER Walter, Susan DUMAIS and Richard SHIFFRIN (1984), «Automatic and Control Processing and Attention» dans R. Parasuraman and D.R. Davies, *Varieties of Attention*, New York, Academic Press, p. 1-27.
- TODOROV Tzvetan (1965), *Théorie de la littérature*, Paris, Seuil.
- VALÉRY Paul (1973), *Cahiers I*. Paris, Gallimard (Coll. Pléiade).
- VANDENDORPE Christian (1991), «Contexte, compréhension et littérarité», *RSSI*, vol. 11, n° 1, 10-25.
- VANDENDORPE Christian (1992), «Effets de filtre en lecture littéraire», *Tangence*, 36, 19-33.
- WATZLAWICK Paul ([1976] 1978) *La réalité de la réalité. Confusion, désinformation, communication*, Paris, Seuil (Coll. Points).